

« L'histoire de l'art ressemble à quelque chose comme  
une histoire de fantômes pour grandes personnes. »

ABY WARBURG, *Journal*<sup>1</sup>.

En 1930, Christopher Wood, jeune peintre anglais proche des surréalistes, réalise une curieuse peinture, intitulée *Zebra and Parachute*. Ce sera sa dernière œuvre, car il se suicide peu après, à l'âge de vingt-huit ans. La petite huile sur toile représente une curieuse mise en scène : un zèbre occupe le premier plan devant un bâtiment moderniste blanc ; à l'arrière-plan, dans un ciel nuageux, on distingue un parachutiste dont le corps semble sans vie. Les particularités architecturales du bâtiment – ses cheminées cylindriques et sa large rampe – permettent de l'identifier sans difficulté. Il s'agit de la Villa Savoye, construite entre 1928 et 1931 par Le Corbusier, à Poissy. Il n'existe aucune trace d'un passage du peintre anglais aux Heures claires. Quel sens convient-il de prêter à la dernière œuvre de Christopher Wood ? Pour quelle raison le parachutiste est-il mort ? Quel rapport entre ce corps flottant et la Villa Savoye en construction ? S'agit-il ici de la première œuvre critique à l'endroit du modernisme architectural ? Il n'est pas aisé de répondre à ces questions, une chose toutefois est sûre : une atmosphère de fin se dégage du tableau.

Plus de soixante ans après, les crayons de Tom Sachs ne laissent pas subsister le doute : la Villa Savoye, devenue une *Kill Zone* (1997), est le théâtre d'une violente attaque armée ; parachutistes, militaires et tanks menacent l'architecture corbuséenne dans son intégrité. Si, en

1 Aby Warburg, « Mnemosyne », *Grundbegriffe, II* (1928-1929), Londres, Warburg Institute Archive, III, p. 3.

1930, l'image de Christopher Wood était assurément une rareté, tel n'est plus le cas à la fin des années 1990. Depuis vingt ans environ, pour nombre d'artistes, se référer au modernisme – citer ses formes, évoquer son idéologie et explorer son histoire – est devenu un véritable *modus operandi*. Il faut savoir reconnaître là un véritable fait d'époque. Des expositions comme *Painting the Glass House: Artists Revisit Modern Architecture*<sup>2</sup> (2008, The Aldrich Contemporary Art Museum, Ridgefield, Connecticut), *Modernologies*<sup>3</sup> (2009, MACBA, Barcelone), *Les Lendemain d'hier*<sup>4</sup> (2010, Musée d'art contemporain de Montréal), *Modernism As a Ruin. An Archaeology of the Present*<sup>5</sup> (2009, Fondation Generali, Vienne), *Rehabilitation*<sup>6</sup> (2010, Wiels, Bruxelles), *Modernity?* (Documenta XII, Kassel), *The Way We Live Now, Modernist Ideologies at Work* (2015, Carpenter Center for the Visual Arts Harvard University), *Re-Corbusier*<sup>7</sup> (2015, Fondation Le Corbusier), ont récemment montré que le modernisme était au cœur des préoccupations esthétiques contemporaines.

Le modernisme auquel se réfèrent les travaux étudiés dans cet ouvrage est celui des avant-gardes historiques de la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle et de leurs héritiers, et plus précisément celui des architectes et des designers. Ainsi l'œuvre de Le Corbusier est-elle évoquée dans les productions, au demeurant fort diverses, de Kader Attia, Michel Aubry, Ulla van Brandenburg, Blaise Drummond, Ryan Gander, Thomas Hirschhorn, Sherrie Levine, Rita McBride, Christian Philipp Müller, Olaf Nicolai, Evariste Richer, Tom Sachs, Simon Starling, Xavier Veilhan... Mies van der Rohe, quant à lui, est convoqué par les œuvres de Koenraad Dedobbeleer, Iñigo Manglano-Ovalle, Josiah McElheny, Sarah Morris, Pia Rönicke, Bojan Šarčević, Monika Sosnowska, Lucy Williams.

2 Jessica Hough et Mónica Ramírez-Montagut (dir.), *Revisiting the Glass House. Contemporary Art and Modern Architecture*, Ridgefield, The Aldrich Contemporary Art Museum, 2008.

3 Sabine Breitwieser (dir.), *Modernologies. Contemporary Artists Researching Modernity and Modernism*, Barcelone, MACBA, 2009.

4 Lesley Johnstone (dir.), *Les Lendemain d'hier*, Montréal, Musée d'art contemporain, 2010.

5 Sabine Folie (dir.), *Modernism As a Ruin: An Archaeology of the Present*, cat. d'exp., Vienne/Nuremberg, Generali Foundation/Verlag für moderne Kunst, 2010.

6 *Rehabilitation*, Bruxelles, WIELS & MER, paperkunsthalle, 2010.

7 Marjolaine Lévy et Catherine de Smet, *Re-Corbusier*, Paris, Fondation Le Corbusier, 2015.

D'autres figures du modernisme – de Gerrit Rietveld à Charles et Ray Eames, en passant par Marianne Brandt, Marcel Breuer, Eileen Gray, Poul Henningsen, Arne Jacobsen, John Lautner, László Moholy-Nagy, Robert Mallet-Stevens, Isamu Noguchi, Richard Neutra ou Wilhelm Wagenfeld – viennent hanter les travaux de Leonor Antunes, Martin Boyce, David Diao, Sam Durant, David Maljikovic, Dorit Margreiter, Mathieu Mercier, Toby Paterson, Falke Pisano, Pia Rönicke...

Si les architectures les plus connues de Le Corbusier et de Mies van der Rohe, le design iconique de Wagenfeld ou de Marcel Breuer, tiennent une place de premier ordre dans les productions actuelles, certains artistes choisissent de travailler sur des architectes et des designers moins célèbres, parfois inconnus. Que les acteurs des histoires racontées par ces œuvres contemporaines soient des figures de premier plan ou des seconds rôles, des pionniers ou des suiveurs, presque tous appartiennent à ce moment de l'histoire où, du Bauhaus à De Stijl, du purisme au constructivisme, une religion du Nouveau et un culte de la Fonction, dans une conjonction de morale, de passion technique et de culture du beau, se sont emparés de la conscience esthétique, et où, au nom des effets sociaux de l'art, la question même de la disparition de celui-ci s'est posée.

Dans cet océan d'œuvres qui parcourent le grand récit moderniste, certaines font entendre une voix singulière, à l'écart de la critique ou d'une nostalgie simplistes. C'est le cas des six œuvres analysées dans les pages qui suivent. Après avoir été un peintre moderniste, un bon disciple de Clement Greenberg, David Diao devient, au début des années 1980, l'incarnation du peintre postmoderne. S'il est alors d'usage d'utiliser des images préexistantes pour produire des œuvres, Diao se distingue en citant les utopies architecturales de Vladimir Tatline, les meubles de Gerrit Rietveld et de Marcel Breuer, ou encore les peintures de Kazimir Malevitch et de Vilmos Huszár. Une peinture plus *postmoderniste* que postmoderne. Près de deux décennies après, Simon Starling en appelle aux figures du modernisme historique comme aux prétextes d'enquêtes à mener, de voyages à accomplir. L'œuvre n'est pas dans l'œuvre, elle

est toute par où Starling passe et en passe. Cette figure de l'artiste en enquêteur, en historien de l'art, investissant méthodiquement l'histoire des formes modernistes, est au cœur du travail de Josiah McElheny. Ses plongées dans les arcanes du passé moderniste donnent naissance à de remarquables installations en verre habitées par les esprits de Lilly Reich, Mies van der Rohe, Carlo Scarpa et bien d'autres, et remettent subtilement en question les idéaux de la modernité. Un caractère résolument fantomatique se dégage de l'œuvre de Martin Boyce. Les meubles de Charles et Ray Eames ou d'Arne Jacobsen ne sont plus que des ruines flottant dans l'espace d'exposition, les tables de Jean Prouvé portent les traces d'un bien étrange alphabet, gravé dans le bois. Puisque l'utopie moderniste est morte, ses formes ne peuvent plus se manifester aujourd'hui qu'à la manière de revenants. Quant à Lucy Williams et Farah Atassi, les bas-reliefs de l'une et les peintures de l'autre tentent de réconcilier, à leurs manières respectives, les deux adversaires historiques : modernisme et ornement.

Non pas donc l'histoire d'une tendance qui a significativement marqué la production artistique de la période écoulée, mais quelques coups de sonde qu'on espère éclairants.